Clara LETEURE

Écrire l'indicible : Levinas et la subversion du langage philosophique

Le projet de Levinas dans *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* consiste en une critique radicale de l'ontologie, qui domine les traditions philosophiques occidentales depuis Platon. Son objectif est d'accéder à ce qu'il nomme l'autrement qu'être, une réalité qui échappe entièrement à l'être, mais aussi à son contraire, le non-être. Dès les premières pages de l'ouvrage, Levinas précise qu'il ne s'agit ni d'un être autrement, qui reviendrait à redéfinir l'être sous une nouvelle forme, ni d'un simple n'être pas, compris par opposition à l'être. Le règne de l'être, tel qu'il l'analyse, constitue une totalité close, une structure où « le vide se remplit aussitôt »[1], ne laissant aucun espace à ce qui pourrait dépasser l'ontologie. Levinas place au centre de son projet une responsabilité éthique infinie et indépendante de la volonté du sujet. Cette responsabilité, qui structure toute rencontre avec l'Autre, ne relève pas de l'être ni de son horizon. Elle s'inscrit en dehors de l'ontologie, ouvrant ainsi un champ inédit dans l'histoire de la philosophie. Alors que la tradition philosophique s'est concentrée sur l'étude de l'être et du non-être, penser l'Autre au-delà de cette dualité constitue un projet radical et ambitieux. Ambitieux, notamment, car il se heurte à une difficulté fondamentale : le langage, outil principal de la pensée, est lui-même enraciné dans l'être. Nos langues, construites sur des bases ontologiques, reviennent toujours à l'être, même lorsqu'elles tentent de s'en échapper. Cette tension soulève une question essentielle : comment écrire sur ce qui échappe à l'être avec un langage qui ne peut que le thématiser et le réaffirmer ? Pour Levinas, cette tension entre langage et ontologie n'est pas seulement un obstacle méthodologique, mais un enjeu central de son œuvre. Il ne s'agit pas seulement d'accéder à une éthique fondée sur l'altérité radicale, mais également de renouveler l'écriture philosophique elle-même. Levinas déploie une écriture subversive, qui refuse les structures closes et totalisantes du discours traditionnel. À travers différents procédés et une fragmentation délibérée, il transforme le langage philosophique pour le mettre en tension avec ses propres limites. Cette écriture, qui devient un outil pour suggérer l'indicible, ne se borne pas à la communication d'idées : elle devient le lieu même où la transcendance et l'altérité radicale peuvent être approchées. Ainsi, au-delà de l'entreprise principale d'accéder à une éthique qui dépasse l'être, *Autrement qu'être* est également un exercice d'innovation stylistique et méthodologique. Levinas remet en question les cadres habituels de l'écriture philosophique et pose une nouvelle manière de philosopher. Plus largement, il s'agit d'un problème fondamental pour toute tentative de penser l'indicible : comment écrire ce qui échappe à l'ontologie dans une langue enracinée dans l'être ? Dans cet article, il s'agira de montrer que, pour Levinas, cette écriture

[1] E. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*. p.14 Paris, Le Livre de Poche, 1990

renouvelée n'est pas un simple moyen d'exprimer des idées, mais une condition nécessaire pour penser une éthique radicale où la transcendance et la responsabilité peuvent se manifester. Nous nous demanderons donc comment Levinas écrit l'autrement qu'être, tout en travaillant à subvertir les limites inhérentes au langage philosophique traditionnel.

Il faudra d'abord de comprendre en quoi l'accès à l'autre que l'être, en ce qu'il consiste à échapper à l'ontologie, est une entreprise qui risque d'être trahie par le langage même. Nous comprendrons ensuite en quoi Levinas parvient un langage pour l'éthique, propre à la transcendance à l'œuvre dans la rencontre avec l'autre, pourtant indicible dans nos langues ontologiques, à travers la distinction du Dit et du Dire. Cette dernière considération impliquera de revoir la langue philosophique, afin qu'elle ne soit pas, sans cesse, ramenée à l'être.

I. L'ACCÈS À L'AUTRE QUE L'ÊTRE : UNE ENTREPRISE TRAHIE PAR LE LANGAGE

A. La présence inévitable de l'être dans les langues

Nos langues, lorsqu'il s'agit d'évoquer l'autre que l'être, nous trahissent toujours puisqu'elles ne peuvent évoquer que ce qui est. Levinas ne manifeste pas simplement une méfiance vis-à-vis du langage, mais souligne l'échec fondamental de vouloir l'utiliser pour exprimer la transcendance. Dès le premier chapitre d'*Autrement qu'être*, on comprend que « nos langues sont tissées autour du verbe « être » »[1]. Cette « royauté indétrônable » de l'être empêche toute tentative de transcender vers l'autre que l'être. Cette critique repose sur une analyse du langage lui-même, où le verbe "être", central à la syntaxe et à la sémantique, impose sa souveraineté.

D'abord, dans la langue, le verbe renvoie toujours à l'être, qu'il s'agisse de verbes d'état ou d'action. Les verbes attributifs, comme « demeurer » ou « paraître », expriment des modalités d'être (« demeurer », c'est être dans la persistance ; « paraître » c'est être en tant qu'apparent) tandis que les verbes d'action présupposent un être agissant. Même les verbes qui semblent indiquer la négation de l'être, tels que "disparaître" ou "mourir", restent liés à l'être comme point de référence. Enfin, les temps verbaux, en évoquant le futur ou le passé, ne font que décliner des modalités de l'être, sans en sortir. Levinas l'exprime ainsi :

> *L'être est le verbe même. La temporalisation, c'est le verbe de l'être. Le langage issu de la verbalité du verbe ne consisterait pas seulement à faire entendre mais aussi à faire vibrer l'essence de l'être.* [2]

Le verbe, pierre angulaire de la syntaxe, ne fait donc que renforcer la domination ontologique du langage. Chaque action, chaque état, chaque temporalité ramène à cette essence.

[1] E. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence,* p.14, Paris, Le Livre de poche, 1990.
[2] *Ibid.* p.61

Mais, la langue est également composée de noms. Lorsque nous nommons une chose ou une identité, nous l'inscrivons immédiatement dans l'être. Nommer, c'est désigner « ceci *en tant que* cela »[1], qu'une chose est présente en tant que telle. Cette structure linguistique, fondée sur la copule « est », impose une réduction de l'altérité radicale à une simple identification ontologique. Même dans l'expression « autrement qu'être », Levinas souligne que le langage trahit son ambition :

L'adverbe « autrement » se rapporterait inévitablement au verbe être, simplement éludé dans une tournure artificiellement elliptique.[2]

Ainsi, même les expressions qui tentent de contourner l'être en restent prisonnières. L'autre que l'être, dès qu'il est exprimé dans le langage, est ramené dans le champ ontologique.

B. Une transcendance illusoire : un projet qui semble impossible

Le projet de Levinas, qui vise à échapper à l'être pour accéder à l'autre que l'être, semble alors voué à l'échec. Si le langage trahit toujours l'altérité qu'il cherche à exprimer, toute transcendance risque de n'être qu'une illusion. Levinas évoque cette impasse dans les termes suivants :

Mais dès lors, aucune transcendance, autre que la factice transcendance des arrière-mondes de la Cité Céleste gravitant dans le ciel de la cité terrestre, n'aurait de sens.[3]

La transcendance, ainsi reconduite à l'être par la langue, devient un éloignement factice, une « Cité Céleste », éloignée de ce qui nous semble familier, mais qui appartient toujours à l'empire de l'être. Cette « transcendance » illusoire, enfermée dans un cadre ontologique, ne peut donc ouvrir l'accès à l'autre que l'être. Le constat de Levinas est donc sans appel : le langage, construit autour de l'être, est incapable d'exprimer l'autrement qu'être. Chaque mot, chaque verbe, chaque nom trahit l'ambition d'aller au-delà de l'ontologie. Pourtant, Levinas ne rejette pas totalement la langue. Si elle trahit, elle demeure néanmoins nécessaire. Dès lors, la question devient : comment penser et écrire l'autre que l'être dans une langue qui en est prisonnière ?

C'est ici que se joue l'originalité de l'écriture lévinassienne, qui cherche à exploiter les limites mêmes du langage pour ouvrir une brèche vers la transcendance. Ce paradoxe sera au cœur de notre analyse dans les parties suivantes : comment Levinas transforme-t-il l'écriture philosophique traditionnelle pour tenter de dire l'indicible ?

II. LE DIT ET LE DIRE : UN LANGAGE POUR L'ÉTHIQUE

[1] *Ibid.* p. 62
[2] *Ibid.* p.14
[3] E. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence,* p.14, Paris, Le Livre de poche, 1990.

A. Le Dire : un langage d'*en deçà* et d'*au-delà* de l'être

À présent, nous comprenons donc la nécessité d'établir un nouveau langage hors de l'ontologie pour philosopher sur l'autrement qu'être. Les concepts de Dire et de Dit sont centraux dans la pensée lévinassienne et constituent les outils par lesquels il devient possible d'échapper à l'empire de l'être.

Le Dit désigne le discours qui s'inscrit dans l'ontologie, un langage structuré par des rapports entre signes, enraciné dans les langues et leurs systèmes. En somme, le Dit est ce qui fixe et thématise, ordonnant les êtres dans des cadres intelligibles. Le Dire, en revanche, précède le Dit. Il s'agit d'une signifiance éthique, d'un langage qui ne se réduit pas aux structures linguistiques ou sémantiques, mais qui s'affirme comme une ouverture à l'altérité radicale. Il s'agit donc d'un langage d'avant toute langue, d'un avant-propos du langage, qui se manifeste dans la relation éthique à Autrui. C'est à travers le Dire que nous pouvons ainsi espérer nous soustraire à cette « royauté indétrônable » qui est celle de l'être.

Le Dire est d'abord ce qui déborde l'être pour aller vers Autrui, vers une responsabilité qui excède toute thématisation :

Derrière tout énoncé de l'être comme être, le Dire déborde de l'être même qu'il thématise pour l'énoncer à Autrui […]. C'est au-delà de l'être thématisé que va le dernier Dire.[1]

L'image du débordement est ici fondamentale. Le Dire ne se limite pas à l'acte de thématisation ou de nomination ; il dépasse l'être dans un mouvement incessant d'ouverture. Si les mots du Dit ramènent toujours à l'être, le Dire les transcende pour affirmer une responsabilité envers Autrui. Cependant, dans le deuxième chapitre, Levinas inverse cette image pour donner au Dire une autre dimension : celle de l'*en-deçà* de l'être. Il écrit :

L'être fait son apparition, se montre dès le Dit, dès que le Dire d'en-deçà de l'être, se fait dictée et expire ou abdique en fable et en écriture[2]

Le Dire précède et conditionne l'être, se situant *en-deçà* de l'être comme un langage insaisissable par le Dit. Son abdication en Dit révèle la tension entre éthique et ontologie, entre l'infinité de la responsabilité et les limites du langage. À la fois *au-delà* et *en-deçà* de l'être, le Dire ouvre à une altérité irréductible, devenant la condition de l'éthique lévinassienne : un appel à Autrui qui l'accueille dans sa singularité absolue, hors de toute thématisation.

B. La régression vers l'autre que l'être

La régression du Dit au Dire, telle que Levinas la conçoit, est donc un mouvement de « dés-ontologisation » et de déconstruction du langage constitué. Cette réduction ne se limite pas à une critique de la formulation discursive ou de la logique rationnelle qui sous-tend le Dit : elle vise à

[1] *Ibid.* p.35
[2] E. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence,* p.75, Paris, Le Livre de poche, 1990.

remonter à une parole qui n'a pas encore été capturée par les catégories de l'être et du savoir. C'est un retour à l'origine même de la signification, à ce qui précède l'articulation du sens dans des termes fixés, un mouvement qui cherche à retrouver une langue d'avant les langues, là où « le Dire ou la responsabilité réclament justice »[1].

Mais Levinas reconnaît que s'échapper totalement de l'être est impossible, qu'on ne pourra jamais le quitter pleinement. Le langage lui-même révèle son incomplétude, sa tension permanente entre ce qui se donne et ce qui se retire. En ce sens, la signification véritable ne réside ni dans le Dit ni dans le Dire isolément, mais dans leur interaction : dans la capacité du Dire à se « dédire », à dénoncer les limitations du Dit et à ouvrir sans cesse l'accès à une altérité toujours *au-delà* de ce qui peut être exprimé :

L'autrement qu'être s'énonce dans un dire qui doit aussi se dédire pour arracher ainsi l'autrement qu'être au dit où l'autrement qu'être se met déjà à signifier un être autrement.[2]

Levinas montre que l'accès à l'autre que l'être passe par une transformation radicale de notre rapport au langage. Le Dire, dans son mouvement vers l'Autre, devient le moyen d'une ouverture fondamentale : un espace où la philosophie se refonde en tant qu'hospitalité, et où le langage retrouve son essence première, celle d'un acte de signification infini.

III. UNE NOUVELLE MANIÈRE D'ÉCRIRE DE LA PHILOSOPHIE POUR ATTEINDRE L'INDICIBLE

A. Des procédés syntaxiques, stylistiques et lexicaux

Il convient à présent de regarder au plus près de la langue lévinassienne, qui illustre et accomplit son ambition philosophique. À travers un Dit inévitable – car le langage ne peut se soustraire à sa propre articulation – Levinas remonte au Dire et le fait apparaître tout au long de l'ouvrage. Cette remontée, perceptible dans la structure même de son écriture, incarne une recherche d'un langage d'avant les langues, un mode d'expression qui se veut déjà orienté vers l'Autre. D'abord, Levinas s'éloigne des formes syntaxiques traditionnelles en minimisant l'emploi des verbes, porteurs essentiels de l'être dans la langue. Si leur utilisation est obligatoire pour une syntaxe claire, il s'en abstient dès qu'il le peut, privilégiant les phrases nominales. Ce choix stylistique est particulièrement frappant dans les premiers chapitres, où l'absence du verbe donne à la langue une tonalité fragmentaire, presque suspendue : « Langage ancillaire et ainsi indispensable. »[3], « Moi, unicité, hors comparaison, car hors la communauté, du genre et de la forme, ne trouvant pas davantage de repos en soi, in-quiète, ne coïncidant pas avec soi. »[4], «

[1] *Ibid.* p.77
[2] *Ibid.* p.18
[3] E. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence,* p.18, Paris, Le Livre de poche, 1990.
[4] *Ibid.* p.21

Substitution signification. »[5] ou encore « Passivité inassumable du Soi. »[2]. En se passant du verbe, Levinas évite une des présences fondamentales de l'être, refusant ainsi de subordonner son discours à la logique ontologique. Cette écriture nominale traduit un effort pour suggérer l'ouverture du Dire, un langage qui ne fixe pas mais s'expose.

Levinas recourt également à de nombreuses métaphores et comparaisons, qui donnent à son écriture une puissance d'évocation singulière. Parmi elles, la métaphore qui clôt le deuxième chapitre:

La fin de l'homme, et la fin du monde (dont personne n'est à même de minimiser les risques), mais dont les épaves, précédant la catastrophe elle-même, ou comme les rats abandonnant le bateau avant le naufrage, nous arrivent dans les signes, déjà insignifiants, d'un langage en dissémination.[3]

Ici, Levinas décrit un monde en déroute, où le langage, lui-même fragmenté, reflète cette perte de sens. La métaphore des épaves et des « rats abandonnant le bateau » illustre une dissolution du langage incapable de porter la relation à l'Autre. Pourtant, dans cette déconstruction, Levinas ouvre une faille, un appel à une langue nouvelle qui ne se contenterait pas de représenter mais qui exposerait à l'altérité.

L'usage de néologismes constitue également un moyen essentiel pour Levinas d'échapper au règne de l'être et d'ouvrir le langage à l'altérité. Ces mots nouveaux, comme l'illéité, permettent de désigner des réalités qui échappent aux catégories traditionnelles. Levinas définit ce terme ainsi : « L'illéité, néologisme formé sur il où ille, indique une façon de me concerner sans entrer en conjonction avec moi »[4]. Par cette notion, il exprime une altérité radicale, qui demeure distante, insaisissable, et échappe à toute appropriation dans une relation interpersonnelle classique. Les néologismes ne se contentent pas de nommer autrement : ils déstructurent le langage ordinaire, lié à la logique de l'être, pour proposer une langue capable de signifier l'indicible. En forgeant ces termes, il subvertit la syntaxe habituelle et invite à penser autrement, dans une ouverture vers l'autre que l'être, sans trahir sa radicale altérité

B. La métaphore du visage

Ce renouvellement du langage est indissociable du concept central du *visage*, lieu par excellence où le Dire précède le Dit. Levinas décrit le visage comme une manifestation directe de l'Autre, irréductible à une catégorie ou une image, une présence qui s'adresse sans médiation. Dans la préface pour l'édition allemande de *Totalité et Infini* datant de 1987, il écrit :

[1] *Ibid.* p.29
[2] *Ibid.* p.91
[3] *Ibid.* p.99
[4] *Ibid.* p.28

Visage, déjà langage avant les mots, langage originel de visage humain dépouillé de la contenance qu'il se donne ou qu'il supporte sous les noms propres, les titres et les genres du monde.[5]

Cette définition souligne l'antériorité du visage par rapport à tout système de langage ou de représentation. Avant même de parler, le visage est déjà une adresse, un appel au-delà des titres, statuts ou catégories sociales. Le visage, dans sa nudité, échappe à la capture ontologique. Il ne *dit* rien au sens d'une signification arrêtée, mais il *parle* par son exposition, dans sa vulnérabilité et sa fragilité. Ce langage originel du visage est un Dire, une ouverture vers l'Autre, sans intermédiaire. Il ne s'impose pas, mais se livre dans une éthique de l'adresse, appelant à une responsabilité infinie. Pour Levinas, c'est dans cette rencontre, dans ce face-à-face où le langage advient comme relation et non comme contenu, que se trouve l'accès à l'autre que l'être. Le visage devient ainsi le modèle de la langue philosophique autre que cherche à construire Levinas : un langage qui ne capture pas, mais expose, qui ne totalise pas, mais adresse.

Nous avons examiné une difficulté centrale de la pensée de Levinas, telle qu'elle se manifeste dans les deux premiers chapitres d'*Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* : comment philosopher et écrire sur l'autre que l'être, alors même que le langage, en tant que système structuré, nous enferme dans la « royauté » de l'être, ce règne qui réduit tout à l'ontologie. Si Levinas met en lumière cette aporie fondamentale, il s'efforce également de la surmonter en recourant aux concepts de Dit et de Dire. Le Dit, attaché à la fixation et à la définition, semble toujours reconduire à l'être. Le Dire, en revanche, s'inscrit comme un mouvement *en-deçà* ou *au-delà* de l'être, un chemin d'échappée vers la transcendance et la responsabilité. Ce dépassement, ou plutôt cette tension permanente entre Dit et Dire, constitue le cœur même de l'effort philosophique de Levinas. La structure de son écriture dans *Autrement qu'être* reflète cette tentative : les phrases nominales, les néologismes, ou encore les métaphores deviennent autant de moyens de faire éclater les cadres traditionnels de la pensée et d'introduire une parole qui, bien qu'inévitablement liée au langage, tente de se soustraire à l'ontologie. Ainsi, l'ouvrage se présente comme une lutte constante, un dialogue fécond avec l'impossible : dire l'indicible, penser ce qui échappe à toute saisie, écrire sur l'autre que l'être sans le réduire à l'être. Cette entreprise, aussi audacieuse que délicate, illustre une éthique radicale où la primauté est donnée à l'altérité, au-delà des limites du langage et de la pensée habituelle. Levinas nous invite ainsi à une réflexion qui ne cesse de se dépasser, à une philosophie où le dire devient l'expression d'une responsabilité infinie envers l'autre.

Bibliographie :

- E. Levinas, *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence*. Paris, Le Livre de Poche, 1990

[5] E. Levinas, *Totalité et infini : essai sur l'extériorité*. p.3 Paris, Le Livre de poche, 1990

- E. Levinas, *Totalité et Infini : essai sur l’extériorité*. Paris, Le Livre de Poche, 1990
- Franck, Didier. *L'Un pour l'autre : Levinas et la philosophie*. Paris, Presses Universitaires de France, 1986
- Arseneva Elena, Levinas et le jeu des langues. La Russie à Auteuil. In : Revue Philosophique de Louvain. Quatrième série, tome 100, n°1-2, 2002. Pp. 65-79